



ÉDITIONS Charles Léopold Mayer



## L'ARCHIPEL HUMAIN

### Vivre la rencontre interculturelle

PHILIPPE PIERRE ET MICHEL SAUQUET  
Préface de Michel Wieviorka

**Un projet de société interculturelle qui place, au centre de sa dynamique, la rencontre comme régime de vérité.**

#### « Vertiges de l'extrémisme »

Philippe Pierre et Michel Sauquet

Mots clés : Extrémisme, Etranger, Progressisme, Diversité, Rencontre interculturelle, Oubli, Logique du pardon.

*Vous venez de publier L'Archipel humain. Vivre la rencontre interculturelle. Vous pointez, dans votre ouvrage, une sorte de faillite de toute forme d'extrémisme ?*

« Tout ce qui est excessif est insignifiant » raillait Talleyrand. Et l'on mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter, aimait à dire Emmanuel Kant.

Pour l'extrémiste, et notamment celui d'extrême droite, les morts gouvernent les vivants et, en quelque sorte, Charles Martel et les croisades sont plus proches de nous que les diverses Révolutions industrielles dans la compréhension du monde.

Pourtant, remarque à juste titre, Hervé Le Bras, « les Français ressemblent plus à la grande majorité des humains actuels qu'à leurs grands-parents<sup>36</sup> ».

Vivre dans le passé, c'est bien mourir. Tous ceux qui vous disent que les autres sont menaçants, que les gens ne se mélangent pas, qu'ils préfèrent se séparer, qu'il faut donc bâtir des clôtures ont, en un certain sens, toujours raison dans les premiers temps d'une mise en contact.

Emmanuel Mounier remarque que « tant que furent ignorées les lois de l'aérodynamique, les hommes rêvèrent de voler ; quand leur rêve s'inséra dans un réseau de nécessités, ils volèrent. Sept notes sont un étroit registre : et cependant sur ces sept notes, plusieurs siècles d'invention musicale se sont déjà établis. Qui prend argument des fatalités de la nature pour nier les possibilités de l'homme s'abandonne à un mythe ou tente de justifier une démission<sup>37</sup> ».

<sup>36</sup> : Hervé Le Bras, *Malaise dans l'identité*, Actes Sud Littérature, 2017.

<sup>37</sup> : Emmanuel Mounier, *Le Personnalisme*, p. 24.

Le chacun chez soi est érigé au rang d'impératif utile pour tout prophète du malheur. Les différences « culturelles » sont réputées inconciliables entre groupes humains.

*Ces prophètes du malheur que vous évoquez considèrent la modernité et la globalisation comme les causes de la disparition des traditions. Pour eux, la famille se disloque, les anciens liens organiques se dissolvent et le monde bascule dans l'indifférenciation (différence des genres, figure du Père, rôles établis au sein de familles en recomposition). Mieux vaut pour eux se refermer et penser que c'était mieux avant !*

On dirait, en effet, que l'ambition du penseur de l'extrême droite est de se transformer en caillou. Arrêter le temps et figer l'espace. Echapper à la rencontre en ayant toujours en face de soi un ennemi désigné : « l'Islam est l'Allemagne de notre génération »<sup>38</sup>, ainsi que l'énonce Eric Zemmour.

Pour tout penseur de l'extrême droite, un antagonisme ancestral, foncier, rendrait l'intégration culturelle impossible et la décadence de notre pays se traduirait toujours, en quelque sorte, sous des formes identiques<sup>39</sup>. Se vouloir un, c'est préférer l'ordre aux liens, établir une organisation unifiée dans la domination que le contexte n'altère même plus.

On sait que la psyché a une tendance monadique. Gabrielle Halpern souligne une « pulsion d'homogénéité » ordonnée autour de la rente que procure une identité valorisée socialement. Cette pulsion d'origine sociale, de condition, de pseudo-appartenance raciale amène à cultiver la répétition d'un comportement, d'un discours, d'une conception du monde.

Tandis que certaines personnes ont besoin de se mettre à plusieurs pour exister, remarque t'elle, dans le tumulte de l'instinct grégaire, l'être humain, dit Hannah Arendt, est l'animal du commencement<sup>40</sup>. « C'est en allant vers la mer que le fleuve reste fidèle à sa source » clamait aussi Jean Jaurès. Pourquoi les seuls changements dans la partition en nations proviendraient de guerres et du désir de revanche<sup>41</sup>? Ceci n'a aucun sens.

Nous défendons, dans notre ouvrage, un regard portant sur d'autres gens – que l'on nomme étrangers – et qui sont de « plus en plus » nos contemporains parce que leur destin nous importe. Que leur condition influence notre propre survie. Or, pour le penseur d'extrême droite, il est impossible d'envisager un rapport autre que symétrique avec l'autre, autre que conflictuel : « au départ, l'ennemi se présente sous un jour aimable, puis il révèle sa véritable nature belliqueuse »<sup>42</sup>.

---

<sup>38</sup> : Eric Zemmour, *Destin français*, p. 71 et p. 359.

<sup>39</sup> : Gérard Noiriel isole 5 traits communs, à cent ans vingt-ans d'intervalle, de la détestation propres aux écrits de Edouard Drumont (pour les Juifs) et Eric Zemmour (pour les Musulmans) : « ils font la loi chez nous », « ils dégradent notre langue », « ils ont des noms à coucher dehors », « haro sur le halal », « français de papier » (*Le venin dans la plume*, La Découverte, 2019).

<sup>40</sup> : Gabrielle Halpern, *Tous centaures ! Éloge de l'hybridation*, p. 64 et 73.

<sup>41</sup> : Hervé Le Bras, *Malaise dans l'identité*, Actes Sud Littérature, 2017.

<sup>42</sup> : Gérard Noiriel dans *Le venin dans la plume* (La Découverte) compare Edouard Drumont et Eric Zemmour. « Leur récit est structuré par un affrontement central entre un personnage qui remplit le rôle de la victime et un personnage qui est désigné comme l'agresseur. La victime est la même chez les deux pamphlétaires : c'est la France, mais l'agresseur est différent. Chez Drumont, c'est le juif opposé au chrétien, le Sémite opposé à l'Aryen. Voilà pourquoi la première partie de La France juive a pour but de décrire les caractéristiques éternelles du juif. Chez Zemmour, l'étranger c'est le musulman ». Les coupables de cet affaiblissement mortel ? le « rêve humaniste », le « rêve d'amour universel hérité de Rome et du christianisme » pour Eric Zemmour, « un sympathisme vague qui consiste à aimer tout le monde et par une sorte de haine envieuse qui nous pousse à nous détester entre nous » pour Edouard Drumont (Edouard Drumont, *La France juive*, tome 1, p. 59 cité par Gérard Noiriel).

Ce qui conduit à renoncer à toute posture de distanciation des regards, de recherche en surplomb visant à adopter une démarche réflexive et autocritique (interculturelle), en décentrant ses propres perspectives. L'emporte la phobie du contact. Pour le penseur d'extrême droite, la notion de culture serait un décalque de la race et de son conditionnement. Les religions adverses seraient sans frontières, et s'affirmeraient universelles, menaçantes tandis qu'il faudrait garder la chrétienté en France, l'utiliser pour mieux se recroqueviller, et vérifier que chez l'étranger, l'exilé, le migrant, « sous l'humus de surface il y ait le fonds chrétien »<sup>43</sup>.

Il y a peu, on envoyait des avions et du riz, hier, on attendait des masques. La crise de la Covid 19 a bien montré que nous n'étions plus, en Europe, et encore moins en France, les plus forts, ni les plus éduqués. Définitivement ? Tant mieux ? Associons-nous. Réinventons l'Europe. Aujourd'hui, tout nous pousse à nous ressaisir, y compris bien entendu, la guerre en Ukraine. La posture interculturelle que nous défendons, dans cet ouvrage, a à voir avec la solidarité humaine et environnementale. Avec ces possibilités d'associations que refusent les extrémismes.

Le royaume des extrémismes, c'est aussi celui des certitudes arrogantes, et ici aussi la pandémie du Covid nous a beaucoup appris. Comme si nous en avions fini, dans nos pays dits développés, avec l'illusion de la toute-puissance. Par la force des choses, elles ont de moins en moins cours, ces évidences qui couraient encore au début de la pandémie, de manière totalement contradictoire d'ailleurs suivant les interlocuteurs : gravité ou non de ce qui arrivait, pertinence ou non du port de masque, efficacité ou non de tel ou tel traitement, etc. « Le moindre hommage qu'on peut rendre à l'évènement passif qui nous arrive, écrivait le philosophe Éric Fiat dès la fin du mois de mars 2020, est d'avouer qu'on ne le comprend pas ; qu'il nous prend plutôt que nous ne le prenons ; qu'on ne saurait le réduire à une interprétation unique<sup>44</sup>. » Les dirigeants sont bien obligés, aujourd'hui, de « gouverner en terre inconnue<sup>45</sup> ». Et la crise a révélé, dans nos sociétés, un grave déficit de culture de l'incertitude. Un déficit d'autant plus étonnant que, comme le rappelle Edgar Morin, « même cachée et refoulée, l'incertitude accompagne la grande aventure de l'humanité, chaque histoire nationale, chaque vie "normale". Car toute vie est une aventure incertaine<sup>46</sup> ». En attendant, nous sommes perdus. En période de crise, quand le passé n'éclaire même plus l'avenir, « l'esprit marche dans les ténèbres » déplorait Tocqueville en son temps.

Mais ces ténèbres, qui devraient nous inciter à nous méfier des évidences et à cultiver la nuance, n'empêchent pas qu'ici ou là, des flots d'assertions, de « vérités » continuent d'être assésés par des personnes appartenant ou non au corps médical, certaines de détenir le secret de remèdes miracles ou assurés de l'innocuité de tel ou tel traitement. Beaucoup d'entre nous ont pris l'habitude de mettre en demeure les scientifiques et les politiques de donner des réponses aux questions posées par la crise, et si elles tardent, de s'enflammer et d'accuser à tout-va. C'est tellement plus facile ! « Comme je t'envie, ironisait le romancier Olivier Adam dans un billet de temps de crise<sup>47</sup>. Comme ce doit être grisant de tout savoir sur tout et d'avoir toujours raison. D'avoir des réponses si simples à tant de questions si complexes [...] D'être expert en tant de disciplines. De toujours savoir qui incriminer. Qui croire et qui condamner. De redresser tant de torts. De déjouer tant de complots. De déciller tant de naïfs. De détenir la vérité et de l'avoir confisquée une fois pour toute à ceux qui ne la méritent pas. »

---

<sup>43</sup> : Gérard Noiriel, *Le venin dans la plume*, La Découverte, p. 118.

<sup>44</sup> : Quotidien *La Croix*, 25 mars 2020.

<sup>45</sup> : Une du quotidien *La Croix* du 26 mai 2020

<sup>46</sup> : Eric Fiat, *Changeons de voie. Les leçons du coronavirus*, Denoël, 2020.

<sup>47</sup> : <https://www.franceinter.fr/emissions/lettres-d-interieur/lettres-d-interieur-13-mai-2020>.

Il est encore trop tôt pour dire si nous en sommes vraiment, dans notre pays, au lendemain prévisible de la pandémie et à celui, plus espéré encore de la guerre en Ukraine, au crépuscule des certitudes conquérantes, ou si le naturel de nos prétentions de tout savoir va revenir au galop. Vive le doute ! Le doute utile en tout cas, libérateur, antidote aux extrémismes : celui de Montaigne, de Descartes et des philosophes des Lumières... De Nietzsche aussi (« Ce n'est pas le doute qui rend fou : c'est la certitude »).

Les certitudes — les extrémismes — sont souvent de l'ordre du « sacré » de chacun, de l'ordre de ce qui est intouchable, non négociable. Les illustrations ne manquent pas. Bien avant l'attaque de *Charlie Hebdo* en 2015 par exemple, on a vu se développer une virulente bataille de conceptions intangibles : le « sacré » du fondamentalisme *versus* le « sacré » de la liberté d'expression, allant jusqu'à la défense, par principe, du droit au blasphème. Au moment du vote de la loi sur le mariage pour tous en 2013, on a pu assister au choc de deux conceptions quasi sacrées de la vie en couple où chacun a brandi ses dogmes avec une étonnante agressivité. Lors des grandes catastrophes humanitaires des années 2010 (Haïti, Ebola...), on a vu souvent s'opposer une vision culturellement sacrée du traitement des morts dans les traditions locales et une vision « scientifiquement » sacrée des vertus des modes occidentaux d'intervention médicale. Quant au débat qui a eu lieu en 2019 sur la bioéthique — vite éclipsé, comme tellement d'autres, par la crise du coronavirus —, il a été marqué par l'affrontement de positions « non-négociables » particulièrement rigides, tant du côté de ceux qui se désignent sous le vocable de « pro-vie » au sein de l'Église catholique que de celui des défenseurs de la liberté de mourir ou de disposer de son corps à sa guise. Au fond, chacun place à sa manière sa ligne de démarcation entre l'acceptable et l'inacceptable ; dans les conflits sociaux et les débats politiques auxquels nous assistons, les curseurs sont souvent à l'opposé les uns des autres, et pas question de les faire bouger, pas question de lâcher du lest, pas question d'envisager un compromis. Chacun craint de se déjuger en l'acceptant et, plutôt que de se rapprocher, les positions ne cessent de se radicaliser de chaque côté des rives du désaccord, comme par une sorte d'effet cliquet de raideurs dogmatiques empêchant tout retour en arrière : résistance au compromis comme s'il n'était qu'un pis-aller, une voie de sortie vers le bas<sup>48</sup>, une trahison envers soi-même. D'ailleurs, il faut toujours « clairement » se situer, en raison de ce que Éric Dupont-Moretti appelle « l'hypermoralisation », qui nous oblige implicitement, estime-t-il, à constamment nous *positionner*. « On doit être pour ou contre, sans nuances<sup>49</sup>. » Certitudes contre certitudes. Fanatismes contre fanatismes. Or si l'on doute, on ne peut être fanatique ; peut-être a-t-on davantage de chances d'échapper à l'arrogance, au péremptoire, aux jugements à la serpe, si, comme le prônait Raymond Aron, on a le « suprême courage de la mesure », qui seul évite de se couper des autres. Or vouloir se couper des autres, c'est aboutir assurément au désastre.

*Pour ne pas se couper des autres, faut-il parfois pardonner pour entrer en relation ? Pensons à la guerre d'Algérie. Et finalement profiter des richesses de la rencontre interculturelle ?*

L'importance de l'oubli et le danger de la concurrence victimaire avivent, en effet, les sombres sentiments face à l'esprit d'analyse et à la nuance.

Ernest Renan mettait déjà en garde : « L'oubli, et je dirais même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger. L'investigation historique remet en lumière des faits de

---

<sup>48</sup> Le formule est de Dominique Greiner.

<sup>49</sup> Interview dans l'Obs du 21 janvier 2019.

violence qui se sont passés à l'origine de toutes les formations politiques... L'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun et aussi que tous aient oublié bien des choses »<sup>50</sup>.

Douglas Murray a bien montré que pour être enclin à la générosité, il faut tout d'abord se persuader que celle-ci ne sera pas abusée et la meilleure, sinon la seule façon d'y parvenir, est l'interaction personnelle. « Sans cela » écrit-il, « la vie ressemblera de plus en plus à un catalogue de rancunes historiques toujours sujettes à résurgence. Ainsi, une propension à la générosité non seulement envers les alliés mais aussi les opposants déclarés peut-être l'une des premières étapes pour sortir de la déraison »<sup>51</sup>.

« Réparer ne peut se faire sans l'irréparable, l'inconsolable et l'irréconciliable », affirmait Jacques Derrida<sup>52</sup>.

Au cœur de toute rencontre interculturelle prolongée, il y a, selon nous, distinction à faire entre pardon et modèle de la justice rétributive (il vous sera fait selon ce que vous avez fait aux autres). On ne fabrique du pardon qu'avec une aptitude sinon d'oubli, du moins à négliger quelques-uns des coups hostiles portés contre vous. Le pardon reconnaît que la justice à elle seule ne suffit pas à faire taire les sentiments des affligés. « Tandis que la justice est la restauration impersonnelle de l'ordre moral, le pardon est sa restauration personnelle, incarnée. La justice redresse les torts ; le pardon reconstruit les relations brisées » écrit Jonathan Sacks<sup>53</sup>. Face aux résidus de chagrin et de rancœur qui ne peut être déversés, il convient tout de même de faire taire la voix, autrement inextinguible, de l'appel à la revanche implacable. « Le pardon guérit les blessures morales à la façon dont le corps guérit les blessures physiques »<sup>54</sup>.

---

<sup>50</sup> : Cité par Hervé Le Bras, *Malaise dans l'identité*, Actes Sud Littérature, 2017.

<sup>51</sup> : Douglas Murray, *La grande déraison : Race, genre, identité*, L'artilleur, p. 452.

<sup>52</sup> : Rachel Khan, *Racée*, p. 76.

<sup>53</sup> : Jonathan Sacks, *La dignité de la différence*, Bayard, 2004, p. 272.

<sup>54</sup> : Jonathan Sacks, *La dignité de la différence*, Bayard, 2004, p. 273.